

LE LIVRE DES MORTS

Papyrus égyptiens (1420-1100 av. J.-C.)



LE LIVRE DES MORTS

Papyrus d'Ani, Hunefer, Anhai

Commentaires de
Evelyn Rossiter

Traduits par Bernard Soulié

Liber



*The papyri of Ani, Hunefer, and Anhai: British Museum, London, Department of Egyptian Antiquities, Nos. 10470, 9901, 10472.
Ektachromes: British Museum.*

By courtesy of the Trustees of the British Museum

Archivio B/Ricciarini: 55, 56 – Carlo Bevilacqua: 58, 59, 75 – Cirani/Ricciarini: 72, 90, 95 – Giraudon: 74, 76, 92, 111 – Viollet: 113, 114, 115, 116,

REU NU PERT EM RHU OU LES CHAPITRES DE L'A-VENIR QUOTIDIEN

Le Livre des Morts des Egyptiens est un recueil décousu d'invocations et d'incantations magiques composé de textes généralement écrits sur des rouleaux de papyrus – et illustrés – destinés à être placés dans des tombeaux. Cette coutume qui date approximativement du xvii^e siècle avant Jésus-Christ était réservée aux familles relativement aisées. Il s'agissait de permettre ainsi au défunt de triompher des dangers de l'Au-Delà en lui offrant, notamment, la possibilité de se changer en l'une quelconque des puissantes créatures qui peuplaient l'univers des morts et, pour ce faire, en lui apprenant les mots de passe qui lui ouvriraient, une à une, les portes de l'Après-Vie afin qu'y pénétrant avec la protection des dieux, il puisse, cependant, s'identifier à certains d'entre eux.

Ce que le Livre des Morts n'est pas.

Le sens profond de ce livre ayant souvent été mal compris, mieux vaut commencer par dire ce qu'il n'est pas. Ainsi n'a-t-il rien à voir avec un ouvrage rituel puisque fait – à l'exception de quelques passages – pour être lu à haute voix par le défunt lui-même. Mais ce n'est pas un livre, dans l'acception moderne du terme, laquelle suppose une certaine unité de conception ou de rédaction voire d'époque. Cette appellation ne lui a d'ailleurs été donnée qu'au xix^e siècle, par l'Allemand Karl Richard Lepsius. C'est celui-ci qui, en 1842, publia sous ce titre *Das Tottenbuch* – conservé depuis par tous les spécialistes – la traduction du Grand Papyrus de Turin que les Egyptiens nommaient *Reu nu pert em rhu* : les chapitres de l'A-Venir quotidien.

Il serait tout aussi faux d'y voir une sorte de « Bible », même si le style archaïque et pompeux employé dans les versions qu'ils en donnèrent, par Budge, Renouf et quelques autres a quelque chose de l'émouvante grandeur des psaumes hébreux. Mais la ressemblance s'arrête là, bien que les livres saints juifs aient été effectivement influencés par la littérature sacrée des Egyptiens et que le Livre des Morts nous fournisse un aperçu de leur religion et des rites funéraires qui s'y attachaient. On y cherchera en vain dogmes ou révélations de nature à guider le fidèle. Ce n'est pas pour autant le banal papyrus divisé en 190

chapitres, tous indépendants les uns des autres, que Lepsius identifia. Car les prêtres de Thèbes et de Saïs s'appliquèrent bel et bien à les collationner et à les réunir pour en faire ce que les spécialistes connaissent sous le nom de *Recensions thébaines et saïtes*. Il reste que l'on ne saurait considérer le résultat de leurs travaux comme une « version autorisée » de l'ouvrage – au sens, du moins, où nous l'entendons aujourd'hui.

Le mot même de chapitres s'agissant de l'entreprise menée par des scribes contemporains de la xii^e dynastie (vers 1800 av. J.-C.) est tout aussi erroné en ce qu'il implique, là encore, une notion de cohérence qui en est, à vrai dire, absente. Il est donc parfaitement justifié de regarder cette compilation désordonnée comme un simple répertoire de recettes magiques.

Enfin – est-il besoin de le préciser – ce *Livre* n'a, non plus, rien de commun avec le *Bardo Thödol* des Thibétains où l'ensemble de la mort, est considérée comme une immense et durable illusion, alors que les Egyptiens n'éprouvaient pas le moindre doute quant à la réalité du monde où ils vivaient. Quand bien même leurs croyances puissent nous paraître fantastiques et parfois même tout à fait incompréhensibles, les sujets des pharaons étaient doués de sens pratique, réalistes et nullement enclins à la rêverie métaphysique.

Imagination et conservatisme.

Cette aversion pour les théories abstraites, liée à un conservatisme inné, confère à leur religion l'un de ses traits les plus frappants : son extrême complexité. Bien que leur foi ait évolué au cours de leur histoire – qui fut exceptionnellement longue – les Egyptiens répugnaient à abandonner dieux ou mythes anciens alors même qu'ils en adoptaient de nouveaux. Ils s'efforçaient de concilier les uns et les autres. Cette conception prudente perpétuée durant près de trois millénaires devait inévitablement transformer en un maquis, à la longue inextricable, la théologie qu'ils professaient ; si tant est que ce terme, inséparable d'un mode de pensée rigoureux et d'une ordonnance sans faille au regard des idées forces, puisse convenir en l'occurrence. C'est si vrai, qu'à différentes époques les prêtres de chacun des foyers du culte –

Héliopolis, Memphis, Thèbes et Hermopolis – tentèrent bien de mettre en accord leurs croyances respectives pour les fondre en une doctrine unique. Mais il est permis de douter qu'ils aient jamais réussi dans leur entreprise !

Il est certain que les textes extraits des papyrus d'Ani, Hunefer et Anhai reflètent un peu de la confusion qui résultait de ces discordances. Le ton du monologue touche à l'extravagance. Tantôt l'auteur cède à la fanfaronnade, tantôt il se répand en humbles supplications. Après quoi il invective les dieux... avant d'affecter une servilité tout aussi excessive. Et cette cyclothymie délirante se reproduit plusieurs fois dans une même page. Le défunt s'identifie au grand dieu de la mort – Osiris, roi de l'Au-Delà, dont il prend jusqu'au nom sacré d'Osiris-Ani. Curieusement, malgré ce tout-puissant patronage, il s'obstine à rechercher les expédients magiques qui lui permettraient de combattre les dangers qui l'attendent et ne craint pas d'invoquer la protection des divinités subalternes. L'avenir promis aux vivants, au terme de leur existence terrestre, manque pour le moins de clarté. Après s'être rendus aux *Champs de la Paix*, ils s'élèveraient, croyaient-ils, dans le ciel pour y vivre comme les étoiles, s'unir à Osiris pour partager sa royauté léthale ou encore voyager à bord de la nef solaire de Rê, à moins que leur destin ne fut une combinaison complexe de ces diverses prédictions. Au chapitre 125, dit de la « Protestation d'innocence », la contradiction apparaît plus flagrante. Le postulant jure à quarante-deux dieux de n'avoir jamais fait de mal à personne et énumère toutes les fautes... qu'il n'a pas commises ! Ou bien les Egyptiens faisaient montre d'un sens aigu de la moralité, ou plus probablement ils conféraient une vertu magique favorable à la litanie qu'ils énonçaient.

Magie et religion

Ce culte des dieux – essentiellement formel – constituait une obligation fondamentale qui laissait fort peu de place à la piété personnelle. Au reste, aucun mot ne définissait l'idée de religion. On parlait, en l'occurrence, de *Hike*, que l'on peut approximativement traduire par *pouvoir magique du verbe*, et qui englobait la substance de la foi et sa formulation telles que les rapportait le Livre des Morts. Mais les prêtres ne se consacraient,

la plupart du temps, qu'aux signes extérieurs de la foi, négligeant de surcroît le bien-être spirituel du petit peuple, qui d'ailleurs n'était admis en aucun cas à fréquenter les sanctuaires intérieurs où se trouvaient les autels des dieux. Aux humbles, ne restaient guère, en guise de grandes cérémonies, que quelques fêtes, comme celle d'Osiris célébrée au printemps – symbolisant le renouveau – et autres traditions populaires.

Le recours à la magie ne se limitait pas aux pratiques religieuses mais imprégnait toute la vie. On récitait, par exemple, certaines incantations au chevet d'un malade auquel on avait administré des narcotiques. Pour régler une querelle de bornage entre propriétaires, on s'en remettait aussi au verdict de certains oracles. De nombreux papyrus, comme celui qu'exhuma l'égyptologue Harris, contiennent quantité d'invocations censées conjurer le mauvais sort. On en trouvait gravées sur des amulettes placées dans les tombeaux et qui portaient également des signes : nœud d'Isis, œil d'Horus, colonne *Djed* – propres à attirer sur les trépassés toutes sortes de bénédictions.

Un livre optimiste.

La littérature funèbre, objet du présent ouvrage, révèle la confiance avec laquelle est considérée la vie dans l'Au-Delà, quand le cœur de l'homme sera soupesé à son avantage sur la balance symbolique que représente la plume de *Maat*. Alors il connaîtra la félicité des Champs Elysées et Rê l'emmènera dans sa céleste croisière... Mais, dans le cas contraire, on ne nous souffle mot de l'éventualité de son séjour en enfer ! Rien non plus quant aux règles qui président à l'évaluation du poids de l'âme – ici incarnée par le muscle cardiaque, principe vital par définition – comparée à celui de la divine plume...

Ammit lui-même, le *monstre mangeur de mort*, semble bien inoffensif : il se contente de s'asseoir près de la balance à côté du scribe-dieu Thoth et d'attendre sans hâte le résultat de l'opération ! L'Égypte manqua sans doute d'un Jérôme Bosch pour peindre les tourments infligés aux damnés dans l'ancre de Satan. De la première à la dernière ligne du Livre, seul apparaît Osiris triomphant en qui se confond une fois pour toutes le bienheureux disparu, assuré en outre des faveurs de la foule des autres pensionnaires du Panthéon.



Une mort fascinante.

Il est tout à fait évident que les peuples de la vallée du Nil crurent sans réserve que la mort leur ouvrait les portes d'une nouvelle vie bien avant la fondation – vers 3100 avant J.-C. – de l'Empire des Pharaons. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à professer cette foi dans la haute Antiquité, mais ils étaient sans doute parvenus, en ce domaine, à un degré d'initiation plus élevé que leurs contemporains. Quoiqu'on en ait dit, l'extrême sécheresse du climat ne suffit pas à expliquer la préservation des corps et moins encore les rites et les techniques employés pour la prolonger. D'autres peuples vivaient dans des conditions climatiques similaires, sans pour autant se livrer aux mêmes pratiques. En outre, la momification et la richesse des ornements funéraires, les obèses des rois et des notables égyptiens durent engloutir d'énormes fortunes si l'on en juge par le fabuleux tombeau de Tout-Ankh-Amon tel qu'il fut mis au jour en 1922 par Howard Carter. Or il ne s'agissait que d'un souverain fort jeune, d'un rang relativement modeste dans la dynastie pharaonique, dont au surplus la sépulture avait déjà été pillée dans l'Antiquité !

La folle prodigalité d'une société capable d'enfouir ses biens les plus précieux aurait de quoi incliner nos esprits cartésiens à conclure à une sorte de démente collective, érigée en institution nationale, alors que cette débauche de générosité ne fut jamais que la manifestation ardente du rôle de la mort dans tous les aspects, aussi bien culturels

que politiques, d'une brillante civilisation.

Qu'on ne s'attende pas davantage à découvrir des hommes résignés à une fatalité tragique ou aspirant à fuir une existence à leurs yeux insupportable. S'ils redoutaient leur fin inéluctable, ici-bas, c'était d'abord qu'ils ne pouvaient se faire à l'idée de renoncer à jamais au plaisir que dispensait une terre prospère et fertile, abondamment irriguée par un grand fleuve. Pour se conduire en despotes, leurs souverains n'en exerçaient pas moins leur gouvernement avec un sens aigu des responsabilités. L'isolement naturel que procuraient à l'Égypte le désert occidental, la péninsule du Sinaï et la mer lui assura d'ailleurs une paix rarement troublée à cette époque de son histoire. Cette pérennité, comparée aux tribulations subies par tant d'autres, donnait au peuple le sentiment de l'éternité. Les Grecs eux-mêmes, qui voyagèrent dans le pays quelque cinq siècles avant notre ère, furent frappés par la majesté et l'ancienneté des monuments qui leur paraissaient aussi vieux – et aussi grandioses – qu'à nous, aujourd'hui, les vestiges imposants de la Grèce antique.

Des rois aux gens du peuple.

La tradition littéraire, liée aux rites mortuaires, évolua à mesure que le régime se faisait en quelque sorte plus libéral. Désormais accessible aux moins fortunés, le concours des scribes devait profiter à la popularité du culte d'Osiris aux dépens de celui de Rê, le dieu-soleil qui – selon les papyrus dits « des pyramides » – réservait ses bienfaits dans

l'au-delà aux seuls rois, considérés comme des demi-dieux, investis des mêmes pouvoirs magiques que les divinités dont ils se réclamaient. Avec l'écroulement — entre 2250 et 2050 avant J.-C. — d'un pouvoir jusqu'alors très centralisé, apparurent des manuscrits destinés aux cercueils, dont la clientèle se recruta parmi les nobles et les notables qui n'avaient pas les moyens de s'offrir une pyramide. Enfin, vint le Livre de la Mort, plus populaire parce que meilleur marché encore.

La pyramide était le symbole-clé de Rê et les pharaons qui firent bâtir Chéops, Chéphren et Mykérinos se comportèrent en l'occurrence comme les zélés fidèles du dieu-soleil, dont le foyer cultuel était situé tout près d'Héliopolis. Il va de soi qu'ils ne pouvaient qu'être hostiles à la nouvelle foi vouée à Osiris et certaines inscriptions gravées à leur initiative confirment la vigueur de leurs réactions à cet égard.

De tous ces extraordinaires monuments solaires, celui d'Unas fut le premier à avoir été tapissé — notamment dans les vestibules donnant accès à la chambre mortuaire — d'un catalogue d'instructions comprenant incantations, hymnes, prières, etc., visant à assurer au défunt souverain une seconde vie heureuse, analogue quant à son contenu à ce que serait mille ans plus tard, le Livre des Morts.

Entre les deux, pendant ce que les historiens nomment la *Première période intermédiaire*, on prit donc l'habitude de couvrir les bières d'épîtres louangeuses pour l'homme qui venait de rendre son dernier soupir. Vers 1580, dans les premières années du *Nouveau Royaume* constitué après les troubles de la *Seconde période intermédiaire*, on les remplace par des manuscrits rédigés sur des rouleaux de papyrus. Le salut dans l'autre vie était maintenant à la portée des petites gens ! Ou presque. Car pour être évidemment beaucoup moins cher qu'une pyramide, le nouveau support — et le service d'un scribe talentueux — restaient néanmoins le privilège d'une classe aisée, celle à laquelle appartenaient un Ani, un Hunefér ou une Anhai qui en usèrent. Encore que, comme l'observera Budge, il n'est interdit à personne d'engager un rédacteur de moindre réputation — en le priant de condenser l'ouvrage et de se contenter de quelques illustrations moins luxueuses — voire, de l'écrire soi-même...

Thèbes citée sacrée.

Thèbes, où furent composés les trois papyrus découverts trois mille ans plus tard par les égyptologues, était l'une des villes les plus célèbres de l'Antiquité. Son apogée date du second millénaire antérieur à la naissance de Jésus, au moment où monarques et gouverneurs unifièrent le pays. Leur puissance allait s'affirmer encore quelque quatre siècles et demi plus tard, avec la déroute des envahisseurs Hyksos. L'érection du Nouveau Royaume (environ 1580 à 1150) couronna leur entreprise. C'est l'époque où les pharaons, enrichis par le butin rapporté d'Asie et le tribut qu'ils reçoivent des Nubiens, entendent surpasser leurs prédécesseurs en multipliant les constructions somptueuses. Les papyrus d'Ani et d'Hunefér coïncident avec l'âge d'or de la cité, tandis que celui d'Anhai, vers l'an 1100, sera rédigé alors que s'amorce déjà le déclin de Thèbes secouée, jusqu'au sommet de la hiérarchie, par plusieurs scandales ponctués de crises économiques et d'une vague de banditisme entraînant notamment le pillage des tombeaux et des momies royales.

Amun, le dieu des Thébains, est le meilleur exemple d'un phénomène fréquent, qui étendait à l'Égypte tout entière le rayonnement d'un culte exclusivement local, dès lors que la ville qui le vénérât affirmait son hégémonie sur l'Etat. Il fut en effet bientôt regardé comme le successeur du dieu-soleil, au point de prendre le nom d'Amun-Rê. Les biens précieux amassés dans les temples — et aussi par les prêtres de la nouvelle capitale, cœur du pouvoir temporel et religieux — l'emportèrent de loin sur celles de ses rivales, Memphis et Héliopolis. Un papyrus antérieur au règne de Ramsès III (1198-1166 avant J.-C.) révèle que Thèbes possédait alors dix fois plus de têtes de bétail et disposait d'une administration sept fois plus nombreuse que le haut-lieu naguère consacré au culte unique de Rê. Cette opulence avait suscité la création de soixante-cinq villages, l'ouverture de quarante-six ateliers et de quatre cent trente-trois jardins ainsi que la construction d'une flotte de quatre-vingt-trois navires ! Quand au spirituel, le clergé détenait une suprématie équivalente. Amun-Rê devenu dieu de l'Empire, le maître de son culte accéda à une sorte de papauté, aussi influente que le gouvernement civil. C'est dans ce contexte historique que les trois papyrus virent le jour.

Hieroglyphic text in the top register, likely identifying the deceased and their family members.



Two columns of hieroglyphic text flanking the central illustration, providing further details about the deceased.

Two columns of hieroglyphic text in the bottom register, continuing the narrative or providing additional information.

Two columns of hieroglyphic text in the bottom register, continuing the narrative or providing additional information.

Two columns of hieroglyphic text in the bottom register, continuing the narrative or providing additional information.



Handwritten text in a cursive script, likely a form of shorthand or musical notation, arranged in multiple horizontal lines across the page. The characters are stylized and compact, typical of shorthand systems used for quick recording of speech or music.



Écrits sur commande ou produits en série ?

Le Livre des Morts, illustrations comprises, était une marchandise comme les autres. Son contenu – nombre et sélection des chapitres tout comme la qualité de l'iconographie et la longueur du papyrus – dépendait du rang de l'acquéreur et du prix que celui-ci pouvait payer.

Le fameux document de Turin mesure près de 58 mètres ! Quant aux deux textes composant la recension de Thèbes, l'un fait plus de 4,50 m sur 30 cm de large et l'autre à peu près 28 m. sur 45 cm. Mais lorsque Athènes puis Rome supplanteront l'Empire des Pharaons, le format de ces étranges passeports pour l'au-delà se réduira considérablement et ils ne seront guère plus grands qu'un mouchoir de poche...

L'édition de la littérature mortuaire consistait soit en un exemplaire unique, rédigé sur commande et selon les indications particulières du client, soit en un texte standard, déjà disponible en série, auquel on se contentait d'ajouter le nom de l'acheteur – ce qui, croit-on, serait le cas de la seconde partie du papyrus d'Ani.

A l'origine, le scribe décidait de la conception de l'ouvrage et confiait à un illustrateur le soin de combler les « blancs ». Puis, peu à peu, on fit l'inverse, comme dans les trois papyrus qui composent notre livre, où l'habillage du texte fut effectué en fonction de la place préalablement utilisée par l'artiste chargé de dessiner les vignettes.

Conséquence de cette inversion : alors que l'iconographie est généralement l'œuvre d'un grand illustrateur, le travail du scribe laisse souvent à désirer : les erreurs sont monnaie courante, sans compter les additifs de son cru, qu'il improvise, au mépris de la tradition, pour boucher les trous résultant d'une mauvaise mise en page ! Exemple : un doublon du livre d'Ani, où l'on trouve deux fois le chapitre 18. Certains copistes ignares supprimaient, au contraire, certains passages au gré de leur fantaisie ou simplement parce qu'il ne leur restait plus de place.

Les papyrus d'Ani, d'Hunefer et d'Anhai.

La préparation de ces trois manifestes fut entreprise par des dignitaires de Thèbes.

Ani était un scribe royal, attaché au service des maîtres de la cité, commis à la comptabilité

des revenus divins et, de surcroît, directeur des greniers des seigneurs d'Abydos. Son épouse, Thuthu, portait le titre de Dame de la Maison et *gemat* d'Amun-Rê, c'est-à-dire qu'elle comptait parmi les prêtresses nobles notamment affectées à la célébration des offices religieux, où elle chantait et jouait de divers instruments, dont le sistre avec lequel elle est chaque fois représentée.

Hunefer, lui, occupait un poste de surveillant au palais de Seli I^{er}, souverain d'Égypte vers 1370 avant J.-C. Il assurait en même temps les fonctions de superintendant des scribes... et du bétail. Sa femme Nasha, comme celle d'Ani, était prêtresse et jouait aussi du sistre – également visible dans les scènes où elle figure auprès de son mari.

Anhai enfin était cantatrice au « collège » dédié au dieu Amun-Rê. Apparemment plus grande que Thuthu et Nasha, on la voit tenant comme les deux autres un sistre mais elle porte un vêtement presque entièrement transparent.

Avec ses quelque 24 mètres de long, le papyrus d'Ani est le plus grand ouvrage de l'ère thébaine que nous connaissions, encore que seuls les cinq premiers mètres de ce document aient été directement inspirés par son bénéficiaire, le reste étant emprunté à un manuscrit déjà recopié à de nombreux exemplaires. Celui d'Hunefer ne mesure guère plus de 5,50 mètres et les litanies destinées à Anhai, un mètre de moins. En revanche, il semble qu'il s'agisse intégralement, cette fois, de deux originaux, même si plusieurs scribes ont participé à leur rédaction.

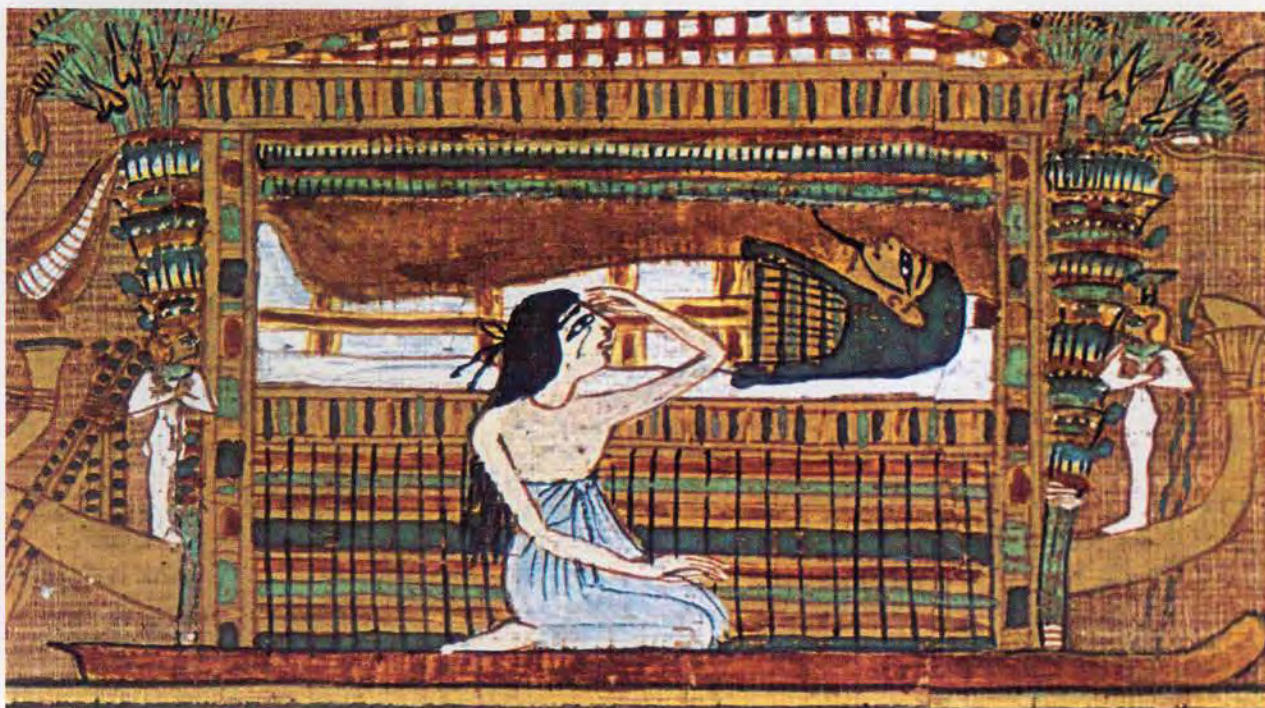
Nombreux furent les papyrus qui furent perdus du fait de l'emplacement qu'on leur avait affecté auprès des momies. Ceux qui se trouvaient dans les tombeaux d'Anhai et d'Hunefer furent préservés parce qu'on les avait glissés dans la cavité ménagée à l'intérieur d'une statuette de la divine trinité Ptah-Seker-Osiris, qui régnait sur la création, la mort et l'Au-Delà, jalonnant ainsi les trois étapes de la double vie en laquelle croyaient les anciens Égyptiens.

Nul ne sait encore exactement comment le papyrus d'Ani fut déposé dans une tombe. Lorsque ce long document fut déroulé, il se trouvait dans un excellent état de conservation. Des administrateurs du British Museum achetèrent les trois pièces à des marchands égyptiens, le papyrus d'Hunefer en 1852, les deux autres en 1888.

Note sur le présent ouvrage.

Toutes les vignettes qui illustrent les papyrus d'Ani, Hunefer et Anhai ont été ici reproduites dans leur ordre original. En revanche, la longueur des textes ne nous a pas permis de publier intégralement ceux-ci. Nous avons sélectionné les passages qui se rapportaient précisément aux illustra-

tions, en indiquant le numéro et le titre de chacun des chapitres correspondants, que l'on trouvera résumés brièvement mais fidèlement, dans l'esprit comme dans la substance des manuscrits. Des extraits des chapitres les plus significatifs sont intercalés entre les séquences.



*Lexique
Illustré*

SYMBOLES

AMENTA

L'Au-Delà. A l'origine l'endroit où le soleil se couche, ce nom fut plus tard donné à la rive occidentale du Nil où les tombeaux furent taillés dans le roc. (1)

ANKH

La croix à boucle (dite égyptienne) symbole de la vie. (2)

BA

Cette entité spirituelle est beaucoup plus près de ce que nous entendons par « âme ». Le *ba* s'en va lorsque survient la mort. Tandis qu'il prend ensuite diverses apparences durant le jour qui lui permettent de se rendre utile au défunt, la nuit venue il rejoint celui-ci dans son tombeau. (3)

DJED (colonne)

Le nom de ce symbole extrêmement important, associé en particulier à Osiris, vient d'un mot signifiant « stable » ou « durable ». C'était probablement un fétiche préhistorique inspiré par un arbre aux branches coupées, un poteau portant des entailles ou une botte de tiges tranchées. *Djed* signifie ascension ou continuation de la vie. C'était un motif architectural et décoratif courant qui occupait une place considérable dans les rites du culte d'Osiris, notamment lors de la cérémonie qui marquait l'érection de la colonne parfois dotée d'yeux et de bras ainsi que des symboles du pouvoir. (4)

FLAMME

Même symbole que le signe hiéroglyphique qui l'exprime : un brasier d'où la fumée s'élève. (5)

KA

Concept insaisissable interprété différemment selon les époques par les Egyptiens eux-mêmes. En général, le *Ka* était regardé comme un double, une sorte d'entité abstraite qui survivait à la mort du corps. Son principal séjour était le tombeau d'ailleurs nommé « la maison du *Ka* » et c'était à son intention que l'on y laissait de la nourriture et des boissons. Les bras qui figurent dans ce symbole sont habituellement levés. Clark pense pour sa part qu'ils sont ouverts dans un geste d'étreinte comme pour « communiquer au défunt l'essence vitale », pouvoir dévolu aux seuls dieux.

KHU

Entité spirituelle souvent mentionnée en association avec le *Ba* et considérée comme un principe purement spirituel et absolument immortel. (6)

MAAT

Concept de l'ordre, de la régularité et de la justice, qui revêtaient la même importance aux yeux des Egyptiens de l'Antiquité. C'était le devoir du pharaon de maintenir le *maat*. Dans les papyrus d'Ani et d'Hunefer, Osiris et Rê sont assis sur le signe hiéroglyphique qui l'exprime. (7)



(1)



(2)



(3)



(4)



(5)

(6)



(7)



(8)



(9)



(10)



(11)

SCARABEE

Le scarabée-bousier ou scarabée sacré était pour les Egyptiens un symbole de renaissance et de création spontanée car il semblait surgir de nulle part. En fait, il provenait d'œufs pondus dans la bouse ou le sable. Sceaux et amulettes en forme de scarabée étaient très répandus et on leur attribuait des pouvoirs magiques. (8)

UDJAT

Symbole également important qui doit son nom à « l'œil parfait » d'Horus. Selon une version de la légende, Seth, le dieu des intentions mauvaises, saisit l'œil d'Horus qui tomba brisé en mille morceaux. Thoth les trouva et les réunit. Le *udjat* était considéré comme une puissante amulette protectrice ; on le trouvait souvent dans les tombeaux, sur les cercueils et sur le sceau dont on recouvrait l'incision pratiquée sur les momies pour en extraire les viscères. (9)

DIEUX

ANUBIS

Le dieu-chacal de la nécropole, patron des embaumeurs et protecteur des momies. Ce fut lui qui prépara la momie d'Osiris.

HATHOR (Mehurt)

Divinité chargée de multiples fonctions : souveraine du ciel, âme vivante des arbres, nourrice des rois d'Egypte, déesse de la musique, de la danse et de l'amour. La tête d'Hathor (visage de femme avec des oreilles de vache), fut utilisée comme motif décoratif sur les colonnes des temples et les sistres. Mehurt, sous ses apparences de vache divine, se confondait avec Hathor. (10)

HORUS

Nombre de dieux égyptiens portent ce nom, le premier d'entre eux étant un dieu-ciel dont l'emblème était le faucon. Ici nous avons affaire à Horus-le-plus-jeune, fils d'Isis et du défunt Osiris qui vengea la mort de son père remportant la victoire sur le traître Seth, et s'assura le soutien des autres dieux. Il fut, dès lors, le patron-protecteur du roi et le pharaon régnant portait le titre de « Vivant Horus » en tant qu'incarnation du dieu sur la Terre. Les hauts-lieux du culte étaient Hierakonpolis et Edfu, en Haute Egypte ; Behdet, dans le Delta du Nil. (11)

HORUS (les quatre enfants d')

Dieux des quatre points cardinaux, « Princes souverains d'Osiris ». De gauche à droite : Mestha, Hapi, Tuamutef, Qebhsennuf. Ces divinités mineures étaient commises à la préservation des viscères une fois celles-ci extraites du corps du défunt lors de la momification. C'est pourquoi les bouchons des canopes où l'on plaçait ensuite les organes ainsi prélevés étaient généralement sculptés à la ressemblance de l'un ou l'autre des descendants d'Horus.



(12)

ISIS

A la fois femme et sœur d'Osiris ; mère d'Horus-le-plus-jeune. Habituellement, elle joue un rôle protecteur.

KHEPERA

Dieu à tête de scarabée souvent identifié à Rê et associé à l'idée de création.

MAAT

Déesse de la vérité, de l'ordre, de la régularité et de la justice. Certaines thèses de la théologie égyptienne faisaient d'elle la fille de Rê et la femme de Thoth et bien qu'elle ait eu son propre temple à Karnak, Maat était tenue dédaigneusement à l'écart des dieux. On la regardait finalement davantage comme une pure abstraction, le *maat*, que comme une divinité. (12)

MEHURT

La vache divine, une autre incarnation d'Hathor.

NEPHTHYS

Sœur d'Isis. C'est aussi une divinité protectrice.

NUT

Déesse du ciel, femme de Geb, dieu de la terre.

OSIRIS

Dieu de l'Au-Delà, du flot du Nil et de la végétation, juge de la mort. On le croyait un roi défunt jadis maître de l'Égypte qui, après avoir été tué traîtreusement par son frère jaloux, Seth, avait miraculeusement ressuscité. En foi de quoi il symbolisait l'espoir de l'homme en une vie éternelle bienheureuse. D'abord privilège des rois et des nobles, le droit de s'identifier à lui s'étendit bientôt à l'ensemble de la société égyptienne. Ce phénomène religieux découlait, en fait, d'une certaine démocratisation du régime politique en même temps qu'il l'avait grandement favorisée. Dans nos trois papyrus, on voit souvent Osiris escorté de femmes vouées à sa protection : Isis et Nephthys. Si Rê inspirait au petit peuple un respect fondé sur ses prodigieux pouvoirs qui faisaient de lui, entre autres, le soleil de l'Égypte, il éveillait cependant la compassion. En effet, avant de revenir à la vie, il avait connu la souffrance qui précède la fin du commun des mortels. C'est pourquoi, sans doute, on le représente souvent vêtu des bandages blancs qui enveloppent les momies. Osiris était adoré dans toute l'Égypte, mais Abydos était le foyer du culte qui lui était rendu. (13)

RE

Le grand dieu-soleil d'Héliopolis. La position éminente de Rê, comme celle de nombreux autres membres du Panthéon égyptien, résulta en grande partie de facteurs géopolitiques. Héliopolis n'était pas loin de Memphis où les rois de l'Égypte unifiée établirent d'abord leur capitale. Quand l'unité politique de l'Égypte s'affirma, l'importance de Rê s'accrut du même coup dans la mesure où son rayonne-



(13)



(14)



(15)

ment proprement religieux ne pouvait que favoriser le dessein du pouvoir dans un pays géographiquement peu propice à la naissance d'une nation. Vers 2500 avant J.-C., pendant la V^e dynastie, le roi prit communément le titre de « Fils de Rê ». Une légende fit bientôt du dieu lui-même l'un des premiers souverains temporels de l'Égypte. Toutefois à la fin du Nouveau Royaume (vers 1150 avant J.-C.), le prestige de Rê longtemps associé dans le peuple au pouvoir royal et aux prérogatives aristocratiques commença à décliner. Le dieu-soleil fut finalement supplanté par Osiris dans ses fonctions de juge suprême des morts. (14)

SHU

Dieu de l'air. (15)

SINGES SACRES

Ils étaient les Esprits de l'Aube, qui, pensait-on, redevenaient singes sitôt le soleil levé.

TEFNUT

Divinité de l'humidité. (16)

THOTH

Le scribe des dieux, source de toute instruction et science, maître des arts magiques, dieu-lune. (17)



(16)



(17)

OBJETS

COURONNE ATEF (deux versions)

L'exacte signification symbolique de cette couronne n'est pas connue, mais on pense qu'elle a été associée au pouvoir universel et à l'autorité. (18)

COURONNE BLANCHE

C'était la couronne portée par le roi de Haute Égypte dont la capitale dans la dernière période pré-dynastique (environ 3300-3100 avant J.-C.) était Hierakonpolis. (19a, 19b)

COURONNE (Double)

Une combinaison de la Couronne Blanche et de la Couronne Rouge, que portaient les souverains de Basse-Égypte, qui résidaient à Buto dans le Delta du Nil et dont le cobra Edjo, ici protégeant le roi, était l'emblème. Cette couronne traduisait l'union de la Haute et de la Basse Égypte qui devait s'épanouir avec l'arrivée d'invasisseurs venus de Hierakonpolis, sous le règne quasi légendaire de Ménès, où ils conquièrent le Delta vers 1300 avant J.-C. Cet événement marqua le début de la civilisation de ce que nous appelons l'Égypte ancienne. (20)

COURONNE DE REINE

Attribut d'Hathor. (21)

LOTUS

Symbole de la naissance et de l'aurore. On croyait qu'il avait été le berceau du Soleil au premier matin de la création,



(18)



(19a)



(19b)



(20)



(21)



s'élevant au-dessus des eaux primordiales. Le lotus était un motif architectural courant, particulièrement sur les chapiteaux. (22)

MENAT

Amulette de protection destinée à invoquer la faveur divine. On l'accrochait ordinairement au derrière d'un collier, probablement pour équilibrer les bijoux portés sur le devant. On a trouvé nombre de ces amulettes dans les tombeaux. Elles étaient censées procurer la fertilité aux femmes et la virilité aux hommes.

OISEAU BENNU

C'est le Phoenix. Identifié suivant les époques comme : le dieu des premiers âges ; le patron du calcul du temps ; l'âme d'Osiris ; le porteur de la lumière éternelle, de la demeure des dieux jusqu'au monde des hommes ; ou encore le Principe vital.

PYLONE

Porte massive rectangulaire en pierre à l'entrée des temples égyptiens, menant à des cours ouvertes et à des salles hypostyles au-delà desquelles se trouvaient les sanctuaires des dieux. Les pylônes étaient creux à l'intérieur et comportaient quelquefois des escaliers, voire même des pièces. Les deux tours de pierre qui les flanquaient, symbolisaient l'horizon. C'est pour cette raison que le roi avait coutume de se montrer au milieu du toit qui les coiffait pour apparaître comme l'incarnation du Dieu-soleil Rê. (23)

SCEPTRE WAS (fléau et crosse)

Le sceptre sacré was, fréquemment cité dans ce livre, fut, à l'origine, un bâton de berger. L'ancien nom de Thèbes capitale de l'Égypte dans le Nouveau Royaume était dérivé du nom de ce sceptre. Le fléau et la crosse représentent le pouvoir et l'autorité. (25)

SISTRE

Le sistre était un instrument de musique sacré utilisé pour le culte d'Hathor et d'autres dieux. Celui qui orne les Papyrus d'Ani, Hunefet et Anhai, appelé *iba* avait la forme d'un fer à cheval fermé ; un autre nommé *seseshet* celle d'un temple. Le sistre consistait en une construction de bois et de métal garnie de rubans métalliques flottants et de disques mobiles dont le mouvement produisait un cliquetis destiné à attirer l'attention des dieux. Le privilège de les porter aux temples revenait à des femmes de haut rang, comme Thuthu, Anhai et Nasha citées dans le présent ouvrage. (24)

USHABTI

Ces statuettes étaient placées dans le tombeau avec la momie. On leur attribuait le pouvoir d'épargner au défunt la moindre corvée dès son arrivée dans l'Au-Delà. Ainsi quand on lui en imposerait une, par exemple après l'annuelle crue du Nil, les Ushabti l'effectueraient à sa place et en son nom. Dans quelques tombeaux du dernier des Nouveaux Royaumes on mit dans les sépultures des Ushabti dont les « chefs d'équipe » étaient munis d'un fouet.



Le Papyrus
d'Ani (env. 1420 av. J.-C.)



1

« Hymne à Rê pour son lever ». Ani et sa femme Thuthu adorant le soleil se levant. Les mains d'Ani sont dressées dans la posture conventionnelle de l'adoration ; sa femme tient dans la main droite un sistrum à tête d'Hathor (la divinité) et dans la gauche un collier et une *menat*. Ils sont devant un autel où sont disposées leurs offrandes : viande, gâteaux, vin, huile, fruits et fleurs.



« Hymne à Osiris-Un-nefer, le grand seigneur d'Abydos ». Le titre « Un-nefer » signifie : « celui qui est toujours heureux ». Sous la voûte du ciel, le disque solaire est supporté par deux bras émergeant du symbole de vie, le *ankh* qui repose sur la colonne *djed*. De l'autre côté, Isis et Nephthys sont agenouillées en adoration sur le mont solaire.

« Hymne à Osiris-Un-nefer » (conclusion). Ani et Thuthu. Cette vignette est semblable à la première mais elle a été endommagée.

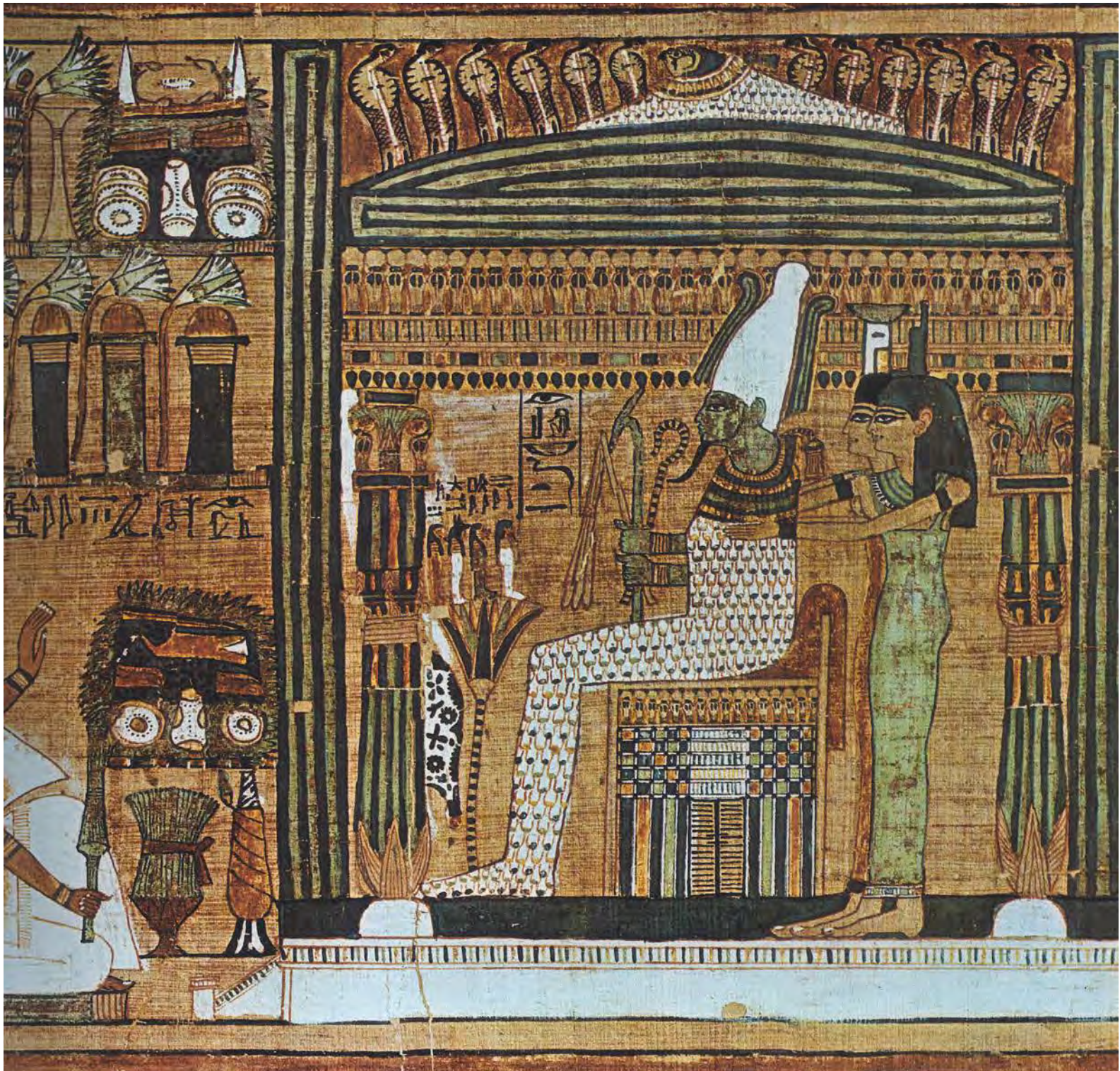


Pesée de l'âme d'Ani dans la Grande Salle du Double *Maât*. Adresse d'Ani à son âme et sentence d'acquiescement qui le proclame *maa-cheru* (que l'on traduit par « triomphant » ou « sincère par la voix »). Dans le bas de la vignette, Ani et sa femme pénètrent dans la salle où le cœur d'Ani est pesé par rapport à la plume de Maât, symbole de l'ordre, du respect des règles, de la vérité et de la justice. Les Egyptiens considéraient cet organe vital comme le siège de la conscience et de l'intelligence. Anubis, gardien de la mort, contrôle la balance afin d'être sûr d'avoir convenablement exécuté sa mission. Sur la droite, Thoth, le scribe des dieux, enregistre le verdict sur sa palette. Derrière lui se tient le monstre Ammit « Dévoreur de la mort » qui a la tête d'un crocodile, le tronc d'un lion et l'arrière-train d'un hippopotame. Thoth est encore personnifié par le babouin posté tout en haut de la balance. Comme pour le papyrus d'Hunefér, rédigé quelque cinquante ans plus tard, le papyrus d'Ani comprend une seconde illustration incluse dans cette scène de jugement : dans le médaillon du haut, douze des principaux dieux-juges siègent devant une table d'offrandes. Chacun d'eux tient le sceptre sacré *was*.









5

Discours d'Horus qui annonce à Osiris qu'Ani a été reconnu vertueux. Prière d'Ani qu'Horus, fils d'Isis, conduit à Osiris. La perruque du défunt est devenue blanche. Il s'agenouille aux pieds du Protecteur des morts assis sur un trône installé à

l'intérieur d'un autel en forme de coffre funéraire et escorté, comme toujours, par Isis et Nephthys. Devant lui, sur une fleur de lotus, les quatre enfants d'Horus. La tête d'un faucon, emblème de Sokaris le dieu mortuaire de Memphis, gardé par douze cobras surplombe l'autel.



6

Fronstispice du Livre des Morts. Le titre égyptien *peret em hru* (« l'A-Venir quotidien ») était fondé sur la croyance selon laquelle l'âme passait la première nuit qui suivait la mort à voyager vers l'Au-delà pour y arriver le matin suivant. Au cours de sa marche triomphale, Ani s'identifie publiquement avec toutes sortes de dieux et les prie de le laisser jouir, sans restriction, de sa liberté, incluant, une seule fois dans son oraison, la permission, lorsqu'il aura atteint le terme de son périple, de manger des gâteaux et de boire de la bière. Les images représentent la procession vers la tombe et la cérémonie funèbre. La momie d'Ani est al-

longée dans un cercueil posé sur un bateau que traînent des bœufs. Thuthu est à genoux à côté. Des figurines d'Isis et Nephthys sont placées à une extrémité du bateau. L'homme vêtu d'une peau de panthère est un prêtre qui brûle l'encens et répand de l'eau. Derrière lui viennent huit pleureurs. Sur la gauche, à l'arrière-plan et au dernier rang, des serviteurs transportent quelques objets domestiques appartenant à Ani et notamment sa tablette de scribe qui seront déposés dans son tombeau. Ils tirent une petite caisse funéraire décorée de l'emblème d'Isis, au haut de laquelle se trouve Anubis, exactement dans la même attitude protectrice que celle de la statue découverte à l'entrée du tombeau de Tout-Ankh-Amon.





7

« Où une bouche est donnée à Osiris-Ani. » Le style du début est étonnamment moderne : « Je me lève et sors de l'œuf dans le pays caché ; qu'une bouche me soit donnée... » Les hommes, des jous sur les épaules, apportent des boîtes d'onguents, de fleurs, etc. Puis vient un groupe de pleureuses professionnelles et apparemment expérimentées, la tête et les seins nus, en face d'offrandes où sont mêlés herbes et fruits. La vache et le veau (qui ont la même destination) symbolisent respectivement le ciel et le soleil levant. A droite, à la porte du tombeau, Thuthu est agenouillée en larmes devant la momie de son mari, sur laquelle

veille Anubis. Derrière elle, une table d'offrandes et trois prêtres : l'un lit le texte du rituel funèbre sur un papyrus pendant que les deux autres s'apprêtent à ouvrir la bouche et les yeux du défunt, but essentiel de cette cérémonie qui vise à lui rendre la capacité de respirer, de manger, de boire et de voir, en se servant d'une doloire et d'outils qui ont la forme d'un serpent à tête de bélier que l'on aperçoit derrière eux.





8

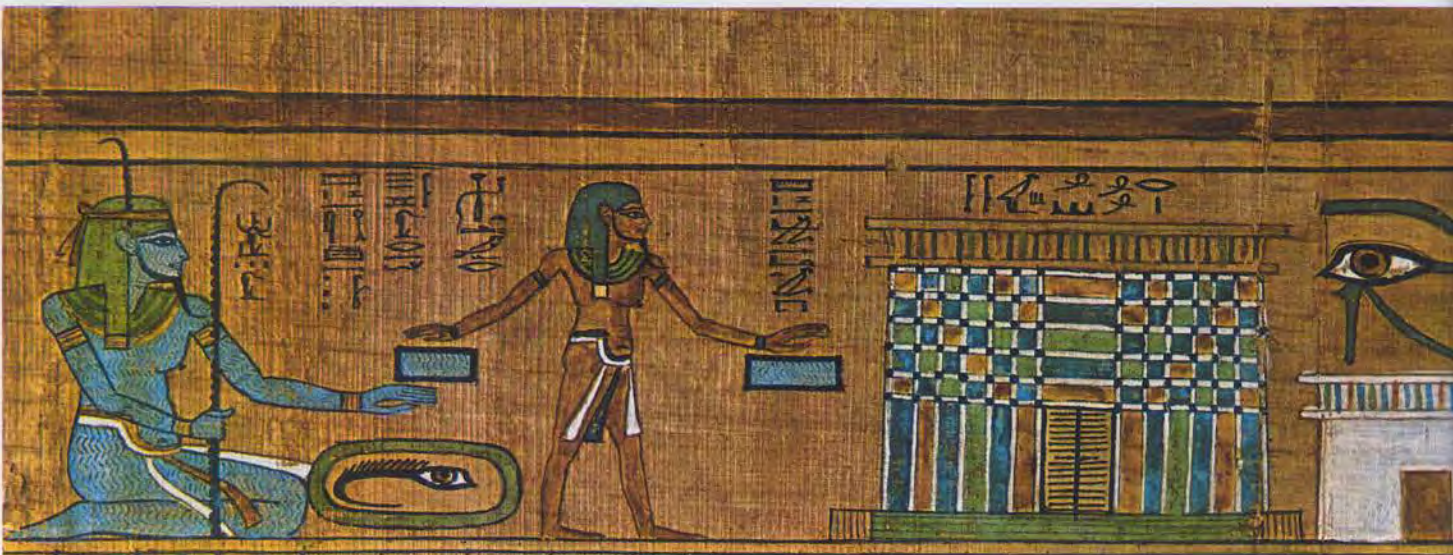
« Comment on donne au défunt le pouvoir d'entrer dans l'*Amenta* (l'Au-Delà) et d'en sortir à son gré et sous la forme qu'il lui plaît de revêtir ». Clark mentionne ce très important chapitre du « Livre des Morts » comme l'un des textes religieux les plus populaires de l'Égypte ancienne. L'image d'Ani jouant aux dames assis dans une vaste salle correspond au titre du chapitre dans le papyrus. Les deux oiseaux perchés à l'entrée sont les âmes du mort et de Thuthu, son épouse. A côté d'eux, un autel avec des offrandes et des fleurs de lotus.

9

Les deux lions symbolisent Hier et Aujourd'hui. C'est-à-dire Osiris et Rê. Entre eux, le disque solaire ; dessous, la voûte du ciel.

10

L'oiseau *Bennu* ou héron d'Héliopolis (qui, pense-t-on, représente le retour à la vie) près d'une table d'offrandes. Dans le texte, le trépassé s'identifie à cet oiseau.





11

La momie d'Osiris-Ani étendue sur une civière, gardée par Isis et Nephthys. En bas, quelques objets familiers, dont la palette du scribe, réunis pour l'enterrement.

12

Le défunt affirme ici qu'il peut reconnaître des personnages et des objets dont certains figurent sur les illustrations : l'Esprit des Eaux Eternelles portant l'emblème de longue vie, sa main tendue

au-dessus d'une mare contenant l'œil d'Horus ; le dieu appelé Le Grand Lac Vert les mains levées au-dessus d'étendues de nitrate et de salpêtre où Osiris est censé avoir été purifié le jour de sa naissance ; Les Portes du Monde des Morts : *Restau* ; l'*udjat* surmontant une entrée ; la déesse Mehurt ; les dieux accompagnant Rê, qui est dans une tombe portant deux signes *ankh* (ce sont les quatre enfants d'Horus).





13

Ani identifie sans se tromper plusieurs esprits qui, avec les quatre enfants d'Horus, sont désignés par Anubis (le quatrième en partant de la gauche) pour protéger Osiris. Plus loin à droite : les deux âmes semblables à des oiseaux entre les piliers *djed* sont Rê et Osiris qui, selon la tradition, se rencontrent à Tattu, appelée plus tard Busiris, l'un des deux principaux foyers, avec Abydos, du culte voué au dieu des morts.





14

Ani reconnaît près de l'arbre, le Chat, symbole de Rê, qui met à mort Apophis, le serpent des ténèbres. Suit une invocation à Khepera, le dieu à tête de scarabée qui vogue à travers le ciel sur sa barque solaire. On le prie de protéger Ani contre ses ennemis maintenant que celui-ci a été proclamé pur. Les singes veillant sur la barque et l'Œil de Rê représentent Isis et Nephthys.

15

Osiris-Ani s'identifie maintenant avec le dieu Tem, que l'on voit ici assis à l'intérieur du disque solaire dans la nef du soleil couchant. On invoque la protection du lion dieu Rehu. Le serpent enroulé autour des fleurs de lotus avec la flamme symbolique est Uatchit, la Dame du Feu, qui brise les pouvoirs des ténèbres et écrase les ennemis de Rê.





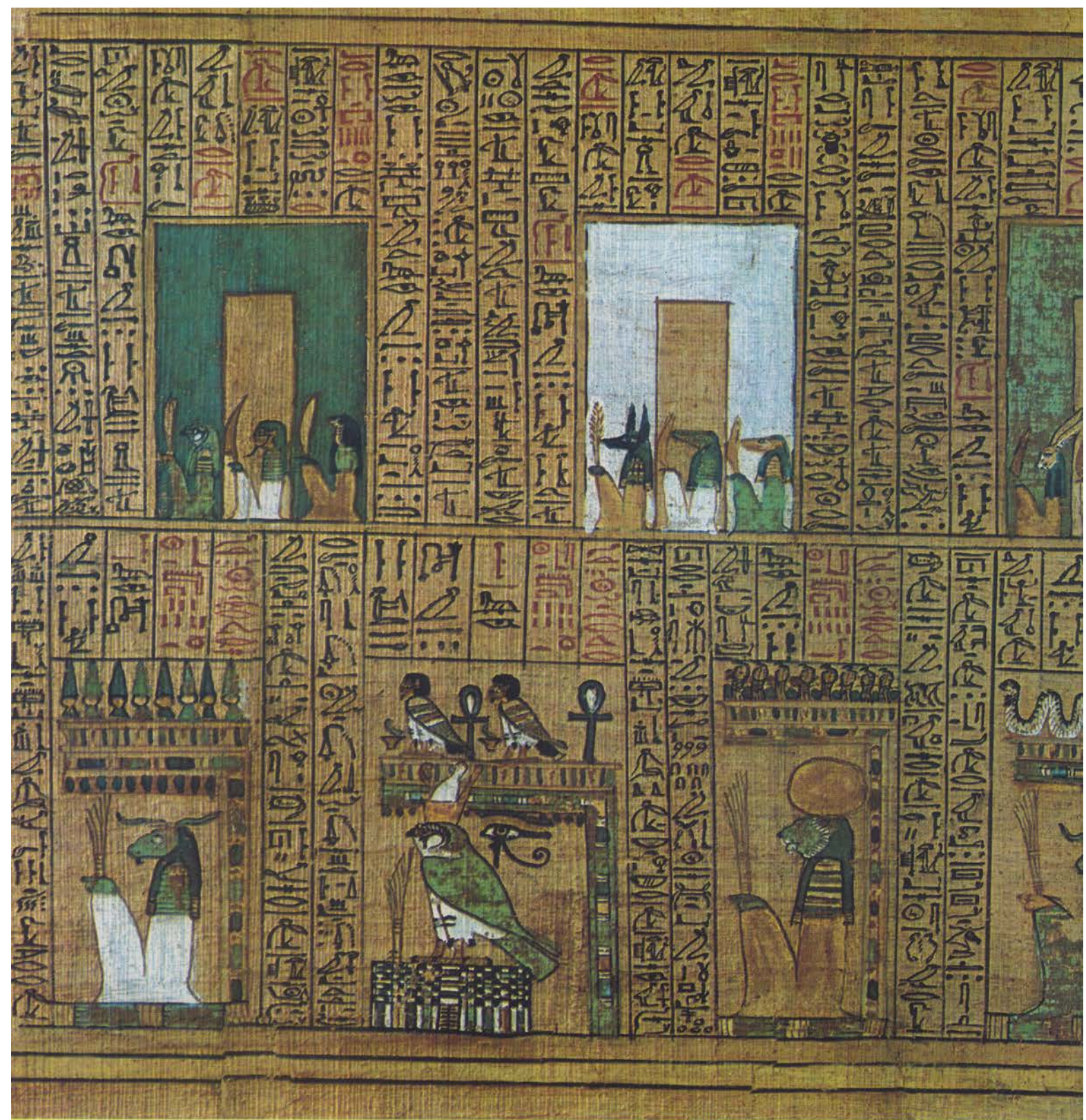
16

Chapitres des Arits et des Portes. On demande au défunt de se rappeler les noms des gardiens des sept Arits, ou châteaux, et dix portes des Enfers. On en dénombre quinze dans le grand papyrus de Turin et jusqu'à vingt dans d'autres documents. Sa mémoire n'ayant point failli, Ani triomphera



un à un de tous les obstacles dressés sur son chemin pour atteindre enfin la félicité éternelle. Dans le médaillon du haut, Ani et sa femme Thuthu s'approchent avec respect du premier Arit, dont l'entrée est gardée par trois dieux, à têtes de lièvre, de serpent ou de chien, tandis que des divinités à têtes de lion, d'homme et de chien veillent sur le second, le troisième étant défendu par un trio

portant têtes de chacal, de chien et de serpent. Dans le médaillon inférieur, le couple est à proximité des dix portes. Thuthu tient son sistre. Ani, désormais invincible, appelle par leur nom les six premiers huissiers : Neri, Mer-Ptah, Ertat-Sebanque, Nekau, Henti et Requ. Après quoi il lui sera permis de poursuivre la marche.



17

Le quatrième Arit est gardé par des dieux à têtes d'homme, de faucon et de lion. Ceux qui protègent le cinquième ont des têtes de faucon, d'homme et de serpent alors que les sentinelles du sixième

me ont, l'un une tête de chacal, les deux autres, des têtes de chien. Les portiers postés sur le seuil du dernier castel sont respectivement pourvus de têtes de faucon, de lion et d'homme. Ils se nomment (médaillon du bas) Semani, Akenti, Khutchetf, Tchesef et Sekhem-Ur.



18

Viennent ensuite les prières des prêtres et d'Ani. Sa femme et lui sont introduits auprès des dieux par les ministres du culte vêtus de peaux de léopard et portant les cheveux bouclés.



Litanie de Thoth, où Ani est présenté par deux prêtres aux dieux des cités-phares de l'Égypte ancienne. La mythologie fait alors du séjour de l'homme dans l'Au-Delà un monde où il retrouve-

ra la réplique en tous points exacte de ce qu'il chérissait durant son existence terrestre, y compris le paysage qui lui était familier. Thoth est ici prié de donner la victoire à Ani sur les lieux mêmes où déjà grâce à lui Osiris triompha de ses ennemis.



Héliopolis : Tem, Shu, Tefnut, Osiris, Thoth.
 Busiris : Osiris, Isis, Nephthys, Horus.
 Latopolis : Osiris, Horus, deux *udjats* sur un pylône.
 Buto : Horus, Isis, Mestha, Nephthys.
 Rekhti : Isis, Horus, Anubis, Mestha, Thoth.



La Litanie à Thoth s'achève sur une nouvelle
liste de lieux et de divinités.

Lieu : Abydos ;

Lieu de jugement ;



Tattu (Busiris) ;
Anruf ;
Restau :

dieux : Osiris, Isis, Anubis, colonne *djed*.
Thoth, Osiris, Anubis, Astennu.
Les trois dieux honorés de Tattu.

Rê, Osiris, Shu, Bebi.

Horus, Osiris, Isis, et un dieu anonyme.

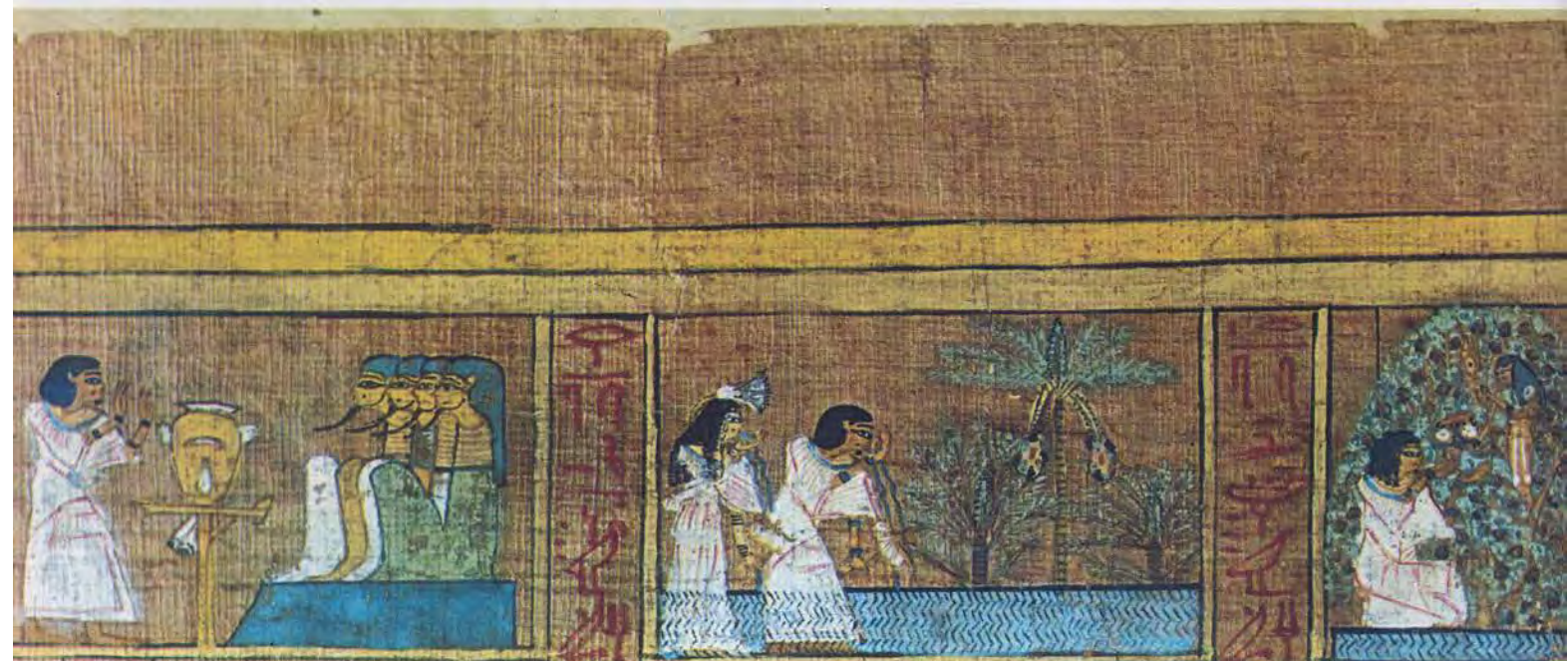
A noter que le scribe, contraint de s'accommoder de la surface déjà occupée par les vignettes a dû, faute de place, écrire à l'extrême bord de sa « page ».



21

« Ouverture de la bouche du défunt ». Ani implore Thoth, *inter alia*, le magicien suprême, d'enlever les bandages qui le baillonnent. C'est une antique et importante cérémonie funèbre, un rite vital qui, en lui rendant respiration et parole offre au mort la chance d'accéder au bonheur éternel : le prêtre tenant le *ur-hekau*, un serpent à tête de bélier, s'apprête à l'imposer sur les lèvres d'Ani.

Le texte inséré à cet endroit dans le papyrus d'Ani est dépourvu de vignette. La momie ressuscitée réclame les formules magiques qui lui permettront de vivre à sa guise dans l'au-delà.



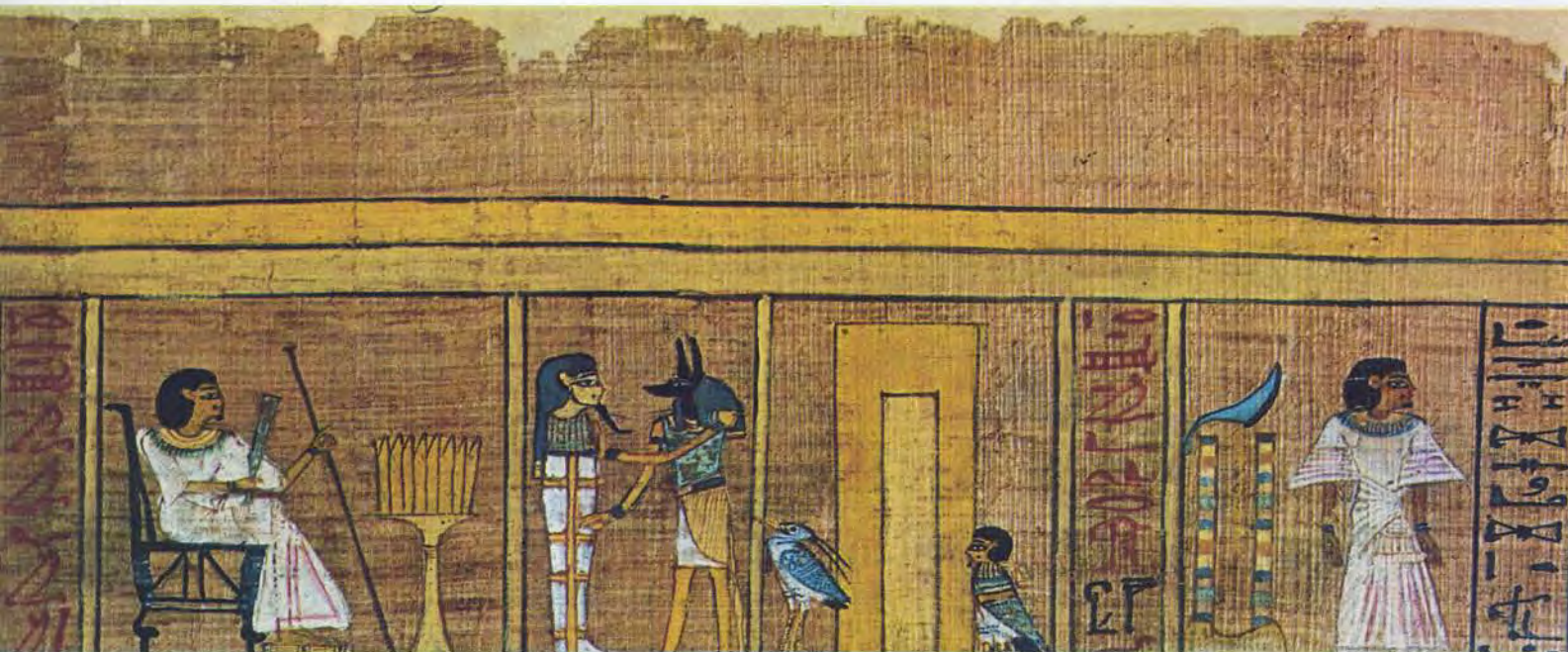


22

« Donner un cœur au défunt ». Le cœur jouait un double rôle capital : organe physique de la vie, il était aussi le siège de la conscience de l'intelligence intimement liée, croyait-on, à l'âme *ba*. Ani le tient dans sa main droite et s'adresse à Anubis, le gardien de la mort. Il porte des cordons de perles colorées, dont les fermoirs sont à l'effigie du dieu-soleil Re-Harmakhis (« L'horizon ») dans sa barque. Suit l'oraison d'Ani à son propre cœur qui ne comporte pas de vignette. On retrouve le même texte dans la scène du jugement, ce qui explique probablement cette absence d'illustration.

23

« Ne pas laisser prendre le cœur d'un homme » et « Donner de l'air ». Dans l'image du milieu, Ani porte une voile gonflée, symbole de l'air. Dans la scène II, il saisit une âme (l'oiseau à gauche) et tient un bâton.



47



24 à 30 (Ci-dessus)

« Empêcher que l'on capture le cœur d'un homme au Royaume des Morts ». Celui d'Ani est posé sur un piédestal face à quatre dieux assis sur l'emblème du *maat*.

« Respirer l'air et tenir l'eau en son pouvoir à Amenta ». Ani et sa femme baignent dans les flots munis tous les deux d'une voile gonflée (l'air) qu'ils tiennent dans la main gauche tandis qu'ils se servent de l'autre pour y recueillir l'eau qu'ils boiront. A noter les palmiers et les grappes de dattes, regardés dans l'ancienne Egypte comme autant de bénédictions émanant de la nature.

La déesse du ciel, Nut, est dans un sycamore et donne à Ani de l'eau et des gâteaux.

A gauche : « Ne pas mourir une seconde fois ». Prière visant à épargner au trépassé une mort sans recours. Ani est assis devant une table où sont disposées des tranches de pain. Au centre : « Ne pas devenir corrompu dans l'autre monde ». Anubis étreint la momie dans un geste protecteur. A droite : « Ne pas périr et ressusciter aux Enfers ». L'oiseau *Bennu* et l'âme d'Ani se tiennent de chaque côté de la porte du tombeau.

« Ne pas mettre la tête d'un homme sur le billot ». Ani, de dos, sur le billot et un couteau taché de sang.

A gauche : « Ne pas laisser la tête d'un homme décapité dans l'Au-Delà ». Ani adorant trois dieux, chacun d'eux porteur du symbole *ankh* et du sceptre *was*.





A gauche : « Permettre à l'âme d'être unie au corps ». L'âme d'Ani, un oiseau à tête de faucon qui a saisi dans ses serres, *Shen*, emblème de l'éternité, vole au-dessus de la momie du défunt.

A droite : « Ne pas voguer vers l'Est des Enfers ». Ani les mains levées en signe d'adoration, parle au dieu dont la tête lui fait face.

A droite : « Ne pas laisser l'âme d'Ani triomphante, prisonnière dans l'Au-Dela ». L'âme d'Ani, cette fois un oiseau à tête d'homme, s'est posée devant une porte.

ris ». L'âme à forme d'oiseau et l'ombre (*khaibit*) sont à droite.

A gauche : « Lever les pieds et aller de l'avant sur la terre ». Ani à genoux en adoration, devant la barque de Sokaris, dieu de la nécropole.

Au centre : « Traverser Amenta le jour ». Ani marche vers l'emblème d'Amenta.

A droite : « Le jour qui suit le séjour au tombeau ». Ani se tient dévotement face à un bélier coiffé de la couronne *Atef* et posté devant une porte. Entre eux : un autel où sont déposés une fleur de lotus et un vase de libation.

31 à 33 (Ci-dessous)

« Ouvrir le tombeau à l'âme et à l'ombre d'Osiris ».

« Où l'on rend un homme capable de revenir voir sa maison sur terre ». Ani est près d'une maison, un long bâton à la main. « Contre les ennemis ». Ani tue Apophis, le serpent des ténèbres.





34

Hymne à Rê. Le dieu-soleil à tête de faucon est assis sur une nef qui vogue dans le ciel. Une minuscule effigie du dieu Harpocrates assis sur la proue du navire.

35

« Litanie à Osiris ». Le grand dieu de la mort est invoqué neuf fois, l'accent étant toujours sur quelque attribut divin. Les réponses sont toujours les

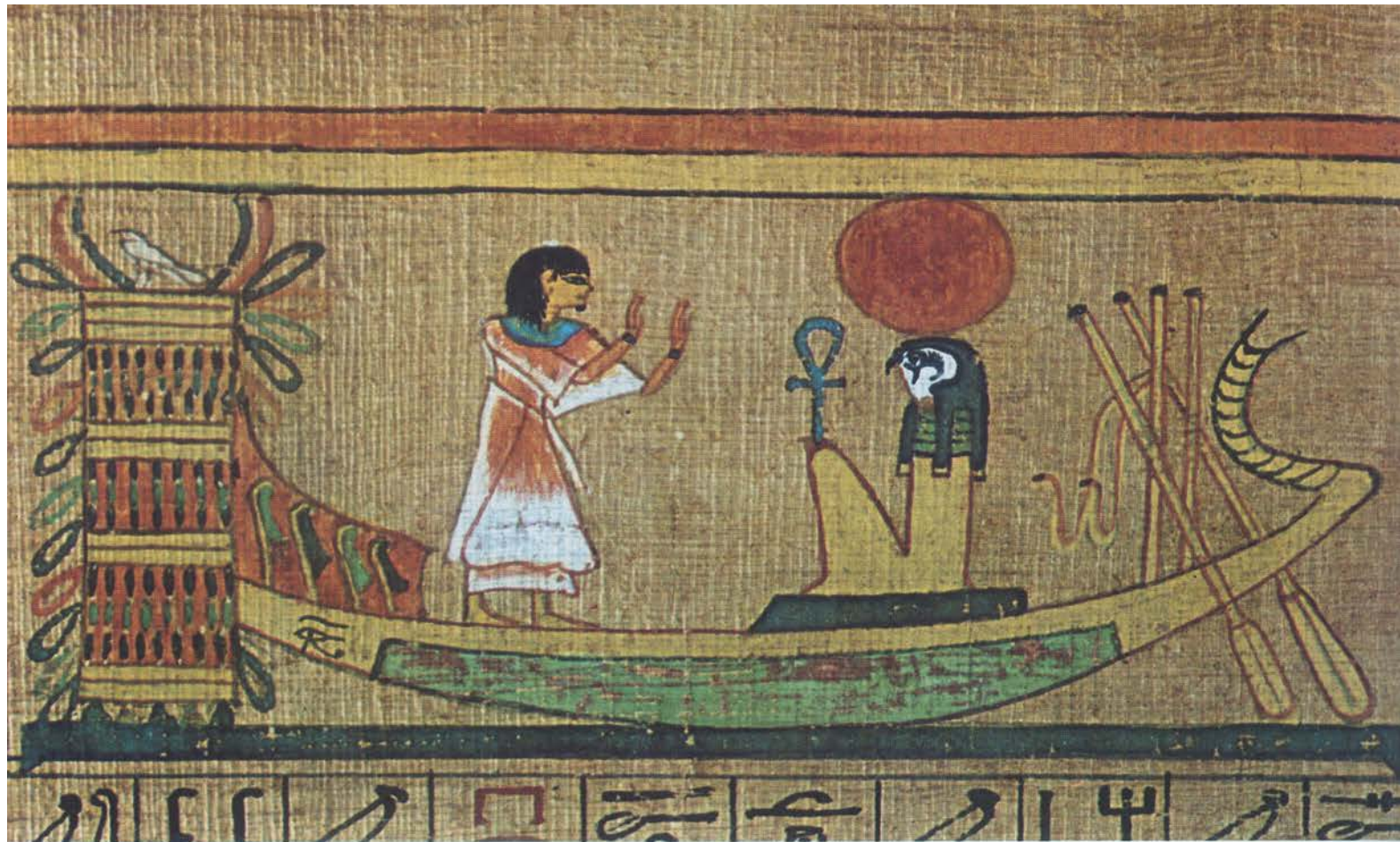
50

mêmes. Le défunt prie qu'on lui accorde un chemin où il puisse aller en paix car il est juste, n'a jamais menti intentionnellement ni agi malhonnêtement. Ani et Thuthu sont ici représentés dans l'attitude rituelle de l'adoration.

36

« Litanie à Osiris » (conclusion). Osiris portant les emblèmes traditionnels du Pouvoir sacré. Il est installé dans un autel qu'il partage avec Isis.





37

Hymne à Rê. Rê le dieu-soleil à tête de faucon, posé sur l'emblème de *maat*, sillonnant le ciel à bord de sa barque ; Ani est en prières.

38

« Qui fait l'esprit parfait ». Rê dans sa nef fait face à une image du ciel étoilé.

39

Ce chapitre constitue une sorte de psaume à la gloire des pouvoirs merveilleux du dieu, lequel en fera don à Ani. On y expose les rites très précis que les parents du défunt doivent accomplir en son nom.



52



40

Litanie à Thoth et présentation d'Ani aux dieux des cités sacrées.

41

« Pour rencontrer les divins princes souverains d'Osiris ». Le défunt devait prononcer cette incantation dès qu'il verrait les ministres chefs de la Maison d'Osiris : les quatre enfants d'Horus dont trois seulement apparaissent ici.

LES CHAPITRES DES TRANSFORMATIONS

42

Les sept vignettes suivantes correspondent aux chapitres consacrés à des incantations qui étaient censées changer le défunt en un être doué de certains pouvoirs ou lui permettre de se déplacer librement dans l'autre monde, sans se retourner.



Le défunt déclame ici une invocation composée à la façon d'un psaume pour solliciter l'assistance des grands dieux de l'Égypte ancienne. Le style est archaïque et très imagé.

Je suis Hier, Aujourd'hui et Demain, car je suis né maintes et maintes fois ; mienne est cette force invisible qui crée les dieux et leur donne à manger dans le Tuat à l'Ouest du Firmament. Je suis le Gouvernail de l'Est, le Seigneur aux Deux Visages qui voit par sa propre lumière ; le Seigneur des Résurrections qui vient des ténèbres et qu'engendra la Maison de la Mort.

Vous deux, divins Faucons perchés sur vos pignons qui prêtez une attention vigilante à ces choses ; vous qui accompagnez jusqu'à la sépulture la civière des morts et pilotez la nef de Rê, portant vers moi du plus haut des cieux où vogue l'arche, le Seigneur du Tombeau qui se tient au cœur de la Terre, sachez-le :

Il est Moi, et je suis Lui.

Mien est le rayonnement dans lequel Ptah flotte sur son firmament.

O Rê, toi qui souris gaiement et dont le cœur se réjouit de l'ordre parfait de ce jour où tu entres aux Cieux et t'avances dans l'Est, apprends que t'acclament les Grands Anciens et tous ceux qui, avant nous, s'en allèrent.

Que tes chemins me soient agréables : et que soient larges tes voies, O Rê, grâce auxquelles je traverserai la terre et l'étendue des Cieux.

Eclaire-moi, ô gracieuse Puissance, alors que je me rapproche des divins mots que mes

oreilles entendront dans le Tuat ; et fais que la souillure de ma mère ne retombe point sur moi ; délivre-moi, protège-moi de celui qui ferme les yeux au crépuscule et met un terme aux ténèbres.

Je suis Celui qui submerge, Kam-ura est mon nom ; je porte jusqu'à sa plénitude la force qui se cache en moi.

O toi le Grand, l'Unique qui ne connaît nul rivage et en appelle aux Puissances du Sud, à l'instant où le dieu s'avance et dit :

« Vois le Dieu de la Crue ; vois, l'Epaule fixée à son cou et la Hanche à la tête de l'Ouest » ; vois les offrandes dont les deux déesses de l'Ouest me font présent lorsque jaillissent mes larmes, j'en témoigne, et que me voici transporté tout autour du Tenait en Abydos, tandis que les verrous sont fermement tirés sur les portes au-dessus de vos images qui sont à portée de ta main et de tes entrailles. Ton visage est comme celui d'un chien dont le nez renifle la cache où mes pas me conduisent.

Anubis est mon porteur, car celui qui m'apaise est le dieu-Lion.

Sauve-moi, je t'en supplie !

Je suis Celui qui vient pareil à qui se fraye un chemin à travers la porte ; car éternelle est la lumière du jour que sa volonté a créée.

Maintenant, le défunt exprime sa peur d'être mutilé et, ainsi, de mourir sans retour. Il s'identifie alors à des sources puissantes, génératrices d'une divine assistance.

Je suis un Prince, le fils d'un Prince ; une Flamme, le fils d'une Flamme à qui l'on rendra sa tête après l'avoir décapité.

On ne coupa point la tête d'Osiris et la mienne ne le sera pas non plus.

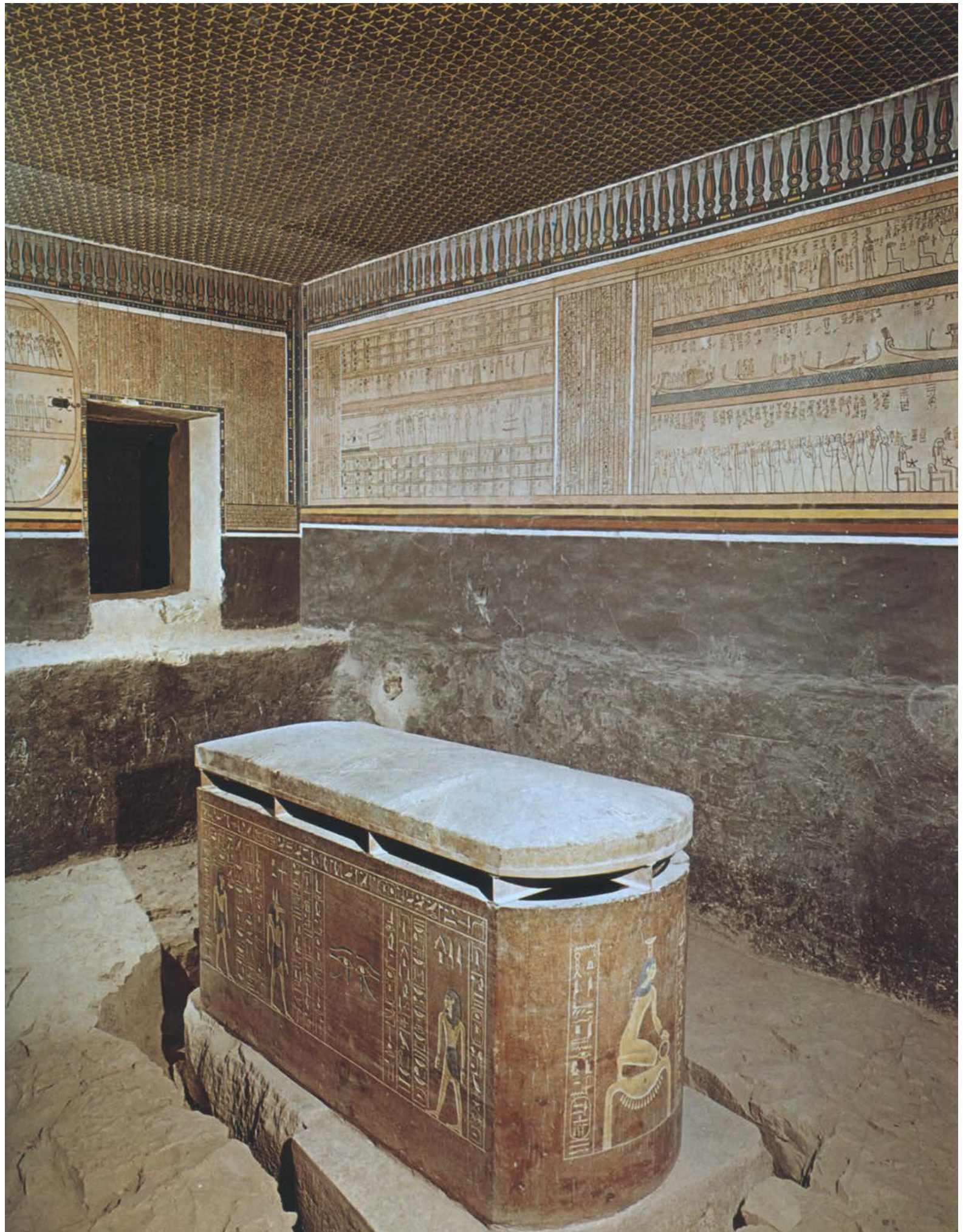
Je me lève, je renaiss et je redeviens jeune. Je suis Osiris.

Fais que les cavernes de Putrata me soient ouvertes, là où les morts tombent dans les ténèbres, mais que l'Œil d'Horus me soutienne et qu'Apuat me soulève.

Je me dissimule parmi vous, ô vous Etoiles qui ne vous posez point ici-bas. Mon front est celui de Rê, mon visage est découvert selon la parole de Thoth ; mon cœur est bien à sa place, mon discours est intelligent.

Je suis Rê lui-même. Nul ne peut m'ignorer, ni me malmenier.

Ton père vit pour toi, ô fils de Nut ! Je suis ton fils Horus. Je vois tes mystères et suis couronné Roi des dieux. Je ne meurs point une seconde fois dans l'Au-Delà.



Fragment of an ancient papyrus scroll with dense, illegible text in a cursive script, likely from the Dead Sea Scrolls. The fragment is dark and shows signs of wear and damage.

O toi qui brilles, toi qui donnes la lumière depuis la Lune, permets que je me joigne à ton grand cortège ; que je sois de ceux qui ont la gloire. Fais que le Tuat me soit ouvert. Ici, je suis : laisse-moi venir en ce jour pour être glorifié. Que les glorieux m'accordent la vie

et que l'on m'amène mes ennemis pieds et poings liés devant le divin Cercle. Alors, que l'Esprit de ma mère me soit propice quand je me dresserai un sceptre d'or à la main et leur trancherai les membres. Que je surgisse, petit enfant d'entre les genoux joints de Sothis.

Ici s'exprime la peur que les Egyptiens éprouvaient à la perspective d'être mutilés une fois morts. Ils redoutaient particulièrement qu'on leur arrache le cœur, qu'ils regardaient comme le siège de la conscience et de l'intelligence.

O dieux qui vous saisissez du cœur de l'homme et l'extirpez pour le remodeler ensuite de vos mains selon ce que nous fîmes, de grâce oubliez le mien !

Salut à vous, ô Dieux du Temps Eternel et de l'Eternité !

Permettez que mon cœur ne soit point déchiré par vos doigts.

Permettez que le mien ne soit point à nouveau façonné d'après toutes les méchancetés qui furent dites contre moi.

Car il est Celui du dieu aux noms puissants du grand dieu dont le Verbe est dans le membre, et qui laisse libre cours au cœur qui bat en ses entrailles.

De ceux de tous les dieux le sien a la vue la plus percante. Holà ! A moi ! Ce Cœur est le mien ; je te possède, je suis ton maître, et toi tu es par moi, ne m'abandonne pas, je suis le dictateur à qui tu dois obéir dans l'Autre Royaume.

O dieu-Lion !

Je suis Unbu et c'est le billot que j'exècre. Fais que ce Cœur Intact qui est le mien ne soit pas déchiqueté par les divins Champions à Héliopolis !

O toi qui vêts Osiris et as vu Sutu.

O toi qui t'en retournes après l'avoir frappé et avoir consommé sa défaite :

Ce Cœur Entier qui est à moi demeure là, pleurant sur lui-même en présence d'Osiris.

Sa force vient de lui et il la tient de la prière.

Pour lui, j'ai obtenu le privilège qu'on le gratifie de la chaleur vitale à l'heure du dieu au Visage Large, et à Hermopolis je suis allé faire l'offrande des gâteaux du sacrifice.

Que ce Cœur ne me soit point ravi. Car c'est moi qui vous l'ai confié. C'est moi qui ai ému vos propres cœurs en sa faveur par la véhémence dont je fis preuve à Sechit-hotepit comme dans les années où il triompha de tout ce qu'il abhorrait, amassant ainsi son viatique et le mien pour quand viendrait l'heure choisie par toi.

Et le voici intact porté sur les tablettes de Tmu qui me guide vers les cavernes de Sutu et me rend ce cœur dont le vœu s'est accompli en présence du divin Cercle qui siège dans l'Autre Monde.

Que ceux qui trouveront le joint du sacrifice et les atours funèbres les brûlent.

A gauche, la célèbre pierre de Rosette :

En 1799, pendant qu'ils creusaient le fondement d'une forteresse à Rosette dans le delta du Nil, quelques soldats français de l'armée de Napoléon trouvèrent la tablette noire de la pierre qui, dans l'histoire, est connue sous le nom de pierre de Rosette. Le texte d'un décret datant de 196 av. J.-C. y est gravé, écrit en hiéroglyphes égyptiens et en démotique, avec une traduction grecque. En comparant les trois versions, le savant français Champollion fut le premier Européen à pouvoir déchiffrer les hiéroglyphes : depuis lors, la littérature égyptienne et les inscriptions qui avaient été un mystère même pour les Egyptiens depuis le début de l'ère chrétienne, devenaient de nouveau intelligibles.



Plus loin, le défunt identifie chaque partie de son corps à celles des différentes divinités.

Pays de la Verge, de la Couronne Blanche de l'Image, Piédestal des dieux.

Je suis le Petit Enfant (affirmation prononcée quatre fois).

O Serpent Abur ! Tu dis en ce jour « Le Billot de l'Exécution est fourni avec ce que tu sais » et tu es venu pour souiller l'Unique Puissance.

Mais je suis celui qui a les honneurs gardé.

Je suis le Lien, le dieu au-dedans du Tamaris qui unit à Hier l'orbe du Soleil (quatre fois).

Je suis Rê, celui qui a les honneurs gardé.

Je suis le Lien, le dieu au-dedans du Tamaris.

Ma route est celle de Rê et la route de Rê est la mienne.

Mes cheveux sont ceux de Nu,

Mes deux yeux, ceux d'Hator,

Mes deux oreilles, celles d'Apuat,

Mon nez est celui de Chenti-chas,

Mes deux lèvres, celles d'Anubis,
 Mes dents, celles de Selkit,
 Mon cou, celui d'Isis-la-Puissante,
 Mes deux mains, celles de l'Ame toute-puissante, Seigneur de Tattu,
 Mes épaules, celles de Neith, Maîtresse de Saïs,
 Mon dos, celui de Sut,
 Mon phallus, celui d'Osiris,
 Mon foie, celui des Seigneurs de Cher-âbat,
 Mes genoux, ceux du Tout-Puissant,
 Mon ventre et mon dos sont ceux de Sechit,
 Mon postérieur, celui de l'Œil d'Horus,
 Mes jambes et mes cuisses, celles de Nut,
 Mes pieds, ceux de Ptah,
 Mes ongles et mes os, ceux du Vivant Uraeus.
 Point n'est en moi un membre qui soit dépourvu d'un dieu. Et c'est Thoth qui protège ma chair.

Je ne serai pas saisi par les bras ou les mains.

Ci-dessous : Momie représentée sur la tombe de Sennedjé (Nécropole de Thèbes),.

Ni hommes, ni dieux, ni les glorifiés, ni les damnés, ni les générations passées, présentes ou futures ne m'infligeront le moindre mal.

Je suis celui qui vient et s'avance et dont le nom est inconnu de l'homme.

Je suis Hier. « Témoin d'Eternité » est mon Nom : le voyageur tenace sur les grands chemins des Cieux que je contemple. Je suis l'Eternel.

Je sens et pense comme Khepera. Je suis le Couronné.

Je suis celui qui réside dans l'Œil et dans

l'Œuf.

C'est un de mes apanages que de vivre en eux.

Je suis Celui qui vit dans l'Œil, même lorsque l'Œil est clos.

Je suis celui qui le soutient.

Je viens et je me lève : j'entre et j'ai la vie.

Je suis l'Habitant de l'Œil. Mon siège est sur mon trône et je m'assois ostensiblement dessus.

Je suis Horus qui va de l'avant à travers l'Eternité.

Ces deux textes brefs illustrent l'importance du rite funéraire de « l'ouverture de la bouche » du défunt. Cette cérémonie lui permettait, pensait-on, de se nourrir et de boire dans l'au-delà. L'« œuf dans le monde invisible », c'est le soleil avant l'aurore.

Il dit : Que ma bouche soit ouverte par Ptah, et que les bâillons qui sont dessus soient déliés par le dieu de mon domaine.

Puis que Thoth vienne pleinement muni du Verbe de la puissance et qu'il dénoue les bandelettes de Sutou qui obturent mes lèvres et que Tmu lui prête main forte pour les jeter aux assaillants.

Que ma bouche me soit donnée. Qu'elle soit ouverte par Ptah avec cet instrument de métal dont il ouvre celles des dieux.

Je suis Sechit-Uat'it assis à la droite du Ciel : je suis Sahit entouré des Esprits d'Héliopolis. Et à tous les Mots qui sont Puissance, à toutes les accusations lancées contre moi, les dieux et les cycles des dieux unis résistent.





43-44-45 (Ci-dessus)

« Transformation en faucon d'or »
 « Transformation en faucon divin ».

A gauche : « Transformation en serpent Sito ». Sito est le dieu-serpent primordial qui ceint le monde. On le représente parfois, comme ici, doté de jambes, pour se mouvoir plus aisément ! Au centre : « Transformation en crocodile ». Le défunt proclame qu'il dévore sa proie comme une bête sauvage. A droite : « Transformation en Ptah » (dieu-créeur de Memphis).



46-47-48 (Ci-contre)

« Transformation en âme vivante ». Un bélier, peut-être symbolisant Osiris, sur un piédestal ; sur la droite, un emblème pour l'âme *ba*.

« Transformation en un oiseau *Bennu* ».
 « Transformation en héron ».

49-50 (Ci-dessous)

« Transformation en lotus » (à gauche) puis en dieu-qui-éclaire-les-ténèbres ».





51

« Ne pas mourir une seconde fois ». Ani et Thuthu en adoration devant le dieu Thoth assis sur un piédestal en forme de porte.

52

Le texte et la vignette suivante constituent un hymne à Osiris, seigneur d'Amenta. Ani et sa femme lui expriment leur piété devant une table d'offrandes et font face au grand roi mort, souverain de la mort.



Osiris, dans son autel où il surmonte le symbole hiéroglyphique *maat*. Isis est derrière lui exprimant par sa posture sa vocation de protectrice. Les quatre Enfants d'Horus sont installés sur une fleur de lotus épanouie, regardant Osiris reconnaissable aux emblèmes de l'autorité royale et divine : sceptre *was*, crosse et fléau. Au-dessus : le Faucon Sokaris, gardé par treize cobras.

« La protestation d'Innocence », appelée aussi « Confession négative ». Ani s'adresse tour à tour à quarante-deux dieux (autant qu'il y avait alors de districts administratifs), pour les assurer qu'il n'a commis, sa vie durant, aucun péché notable. On considère généralement ce chapitre comme une preuve évidente du sens moral particulièrement élevé des Egyptiens de l'Antiquité. Toutefois certains auteurs, plus réservés, soulignent le caractère magique de cette manifestation qu'ils tiennent bien davantage pour une pratique commode visant à effacer la faute par la seule vertu du verbe.

Chaque colonne est conçue selon le même modèle. En haut : « Salut, toi (nom du dieu) » ; au-dessous : « Je n'ai pas commis (nom de chaque péché) ». A chaque extrémité de la salle : une porte à demi-fermée. La corniche supérieure de cette illustration supporte une rangée de plumes d'autruche, symbole de *maat*, alternant avec l'uraeus. Au milieu : l'Esprit des Eaux Eternelles, étendant ses mains au-dessus de l'Œil d'Horus et d'un plan d'eau. A droite : deux déesses de la loi ; Ani adorant Osiris ; le jugement de la conscience et le dieu-scribe Thoth avec sa plume, symbole de la loi.

« Déification du corps du défunt ». Ici le défunt proclame que chaque partie de son corps est, en réalité, celle de quelque dieu ou encore, en dernier lieu, qu'elles sont en fait deux colonnes divines, l'étoile d'Orion ou l'uraeus. Formule à lire comme suit, de haut en bas :

Ceci est (nom d'une partie du corps)
D'Osiris-Ani triomphant
Nom du dieu
Image du dieu.



Hieroglyphic text on a papyrus-bundle background. The text is arranged in approximately 20 vertical columns. Each column contains a sequence of hieroglyphs, with some columns featuring a small icon of a bird or a similar figure at the bottom. The background is decorated with a repeating pattern of papyrus bundles.

Hieroglyphic text on a papyrus-bundle background, featuring a central illustration. The text is arranged in approximately 20 vertical columns. The central illustration depicts a scene with several figures: two seated women, a standing figure, and a figure working at a table. The background is decorated with a repeating pattern of papyrus bundles.

